

# Cet enfant qui n'a pas vécu

Délia Roumignières a connu la douleur de perdre son bébé alors qu'il était encore dans son ventre. Et celle d'avoir entendu les phrases maladroites qui suivent, comme «tu es jeune, tu en auras d'autres», laissant entendre que la perte d'un enfant **in utero** n'est pas une vraie perte.

PRISKA RAUBER

celui qu'ils s'étaient déjà vus emmener un jour à l'école.

## Rester confiante

«Le placenta s'était décollé. Je suis restée quatre semaines alitée, à m'inquiéter, à lui dire de s'accrocher. A pleurer aussi. Je ne pouvais pas porter mon fils de deux ans (né d'un premier lit), c'était dur. Mais tout s'est arrangé et j'ai vécu ensuite une supergrossesse! Jusqu'à ce jour de la 38<sup>e</sup> semaine, où elle ne sent plus son bébé bouger. Elle s'en inquiète un peu, mais pas davantage. «On arrive au bout, il a moins de place.»

Son mari insiste pour qu'elle aille consulter. «Mais je refusais, je restais confiante. Je n'arrivais pas du tout à penser qu'il pourrait y avoir un problème.» La deuxième nuit, elle se sent nauséuse, «j'avais des aigreurs horribles. Avec le recul, je pense que c'est cette nuit-là qu'il est parti.» Le lendemain soir, elle se résout à se rendre à l'hôpital.

«Une sage-femme procède à l'échographie. Et la miss me passe la sonde sur tout le ventre. Je me suis dit "mais quelle cruche! Le cœur du bébé est évidemment en bas puisque j'en suis à la fin de la grossesse." Elle continuait, sans rien dire. Puis elle est partie chercher une collègue. Rebelote, elle me

Cet enfant qui n'a pas vécu s'appelle Alexis. Il aurait 6 ans aujourd'hui. Son cœur a cessé de battre, dans le ventre de sa maman, à 38 semaines de grossesse. Délia Roumignières l'a mis au monde, par voie basse, après l'avoir gardé mort dans son ventre durant trois jours.

Si elle témoigne aujourd'hui, ce n'est pas pour entendre «pauvre Délia» («je n'aime pas du tout ça»), mais parce que «cet événement n'est pas arrivé pour rien, c'est certain». Sa voix – comme celles des autres membres de l'association Agapa (*lire ci-dessous*) – comptera sans doute pour mieux faire entendre les souffrances qui entourent les fausses couches. Des souffrances encore déniées, que le bébé soit mort à quelques semaines de grossesse ou après plusieurs mois.

«Je crois que je pensais découvrir un bébé rose et potelé. En vie, en somme. Parce que jusqu'au bout, j'avais gardé espoir. "Ils se sont trompés."» **DÉLIA ROUMIGNIÈRES**

Délia Roumignières a pu remarquer le manque de tact de certains professionnels de la santé eux-mêmes, lorsque à sa huitième semaine de grossesse, elle s'est mise à saigner. «Vous savez, vous avez de fortes chances de faire une fausse couche, ça ne tient qu'à un fil à ce stade», lui a déclaré une sage-femme des urgences. Mais «ça», c'était l'être qu'elle avait conçu avec l'homme dont elle était folle amoureuse. «Ça», c'était l'enfant qu'ils pourraient cajoler, celui qu'ils installeraient sur la chaise haute entre eux deux à l'heure des repas,

fait tout le ventre. Et puis elle tourne l'écran contre elle. Toujours ce silence. Elles sont alors parties chercher le médecin de garde – heureusement, c'était mon gynécologue. Il fait l'écho et me dit: "Le cœur de votre bébé s'est arrêté"..."

## Deux options

Des cris, des pleurs, des bouches bées. Mais le calvaire n'est pas fini, loin de là. Ce bébé sans vie doit être accouché. Dans la lourdeur cauchemardesque où le couple erre, sidéré, il entend le gynécologue proposer deux options: la césarienne



Délia Roumignières, 37 ans, a toujours voulu quatre enfants. Elle en a eu quatre, un qui est mort et trois qui sont vivants. Depuis six ans, elle a fait du chemin dans cette acceptation. CHLOÉ LAMBERT

sous narcose ou la voie basse. «Ce bébé mort en moi, il faut me l'enlever! Voilà ce que j'ai d'abord pensé... Mais mon médecin m'a dit que la césarienne était une opération lourde et que j'en allais peut-être pas être sortie à temps de l'hôpital pour enterrer mon enfant. A ce mo-

ment-là malgré tout, je me suis sentie incapable de le mettre au monde "normalement".»

Le gynécologue suggère alors aux parents de rentrer passer la nuit chez eux et de revenir à 9 h le lendemain, avec leur choix arrêté. «Ce renvoi à la maison a choqué

beaucoup de nos proches, mais, avec le recul, je le remercie. Car cette nuit-là, dans la chambre d'Alexis, qui forcément était prête, j'ai pris la meilleure des décisions pour mon enfant et pour moi: j'étais sa mère, je me devais de l'accompagner jusqu'au bout.»

A 9 h, les parents sont accueillis en gynécologie – «et pas en maternité, heureusement», au milieu des naissances qui se fêtent – par une sage-femme «fantastique». Le cocktail de médicaments provoque les contractions, atténuée la douleur physique. Mais l'épreuve est interminable. Délia Roumignières accouche le 10 septembre 2011, à 23 h 24.

Elle et son mari avaient discuté auparavant avec l'équipe, de la suite. Décidé s'ils voulaient voir leur enfant, ou pas, l'habiller, ou pas, prendre ses empreintes, des photos, ou pas. Une approche totalement personnelle, différente pour chacun, comme le choix de la mise au monde. Eux le souhaitent. «Quand la sage-femme est revenue avec le bébé dans la couverture, elle a dit quelque chose qui m'a beaucoup touché: "Voilà Alexis, je te présente tes parents." C'était donc un bébé à part entière.»

Mais ce fut le choc, aussi. «Je ne m'attendais pas du tout à ça. Je crois que je pensais découvrir un bébé rose et potelé! En vie, en somme. Parce que jusqu'au bout, jusque-là, j'avais gardé espoir. "Ils se sont trompés. Il va naître, il va crier..."» Mais le bébé qu'elle découvre est marqué par le temps qu'il a passé sans vie, dans le liquide de son ventre. «Mon mari travaille dans les pompes funèbres pourtant. Mais lui aussi était un peu... interdit. Puis il est parti l'habiller. C'était son moment à lui avec son fils.» L'autopsie n'a pas permis de déterminer la cause de la mort. «On m'a dit "mort subite". Mais je ne savais pas que c'était possible in utero.»

## Il existe

Le grand frère d'Alexis est venu le voir à l'hôpital. «Nous ne lui avons rien caché.» Il a été sa chance, confie Délia Roumignières. «Pour ce petit bout, je n'avais pas le choix, je devais me lever le matin.» Trouver la force de surmonter le deuil de ce fils dont elle n'a pas pu voir les yeux ni entendre la voix. Son plus grand regret. Son plus beau souvenir, par contre, est qu'il fut présent à son mariage, en son sein, le 15 juillet 2011.

Aujourd'hui, Alexis existe, comme un enfant qui n'a pas vécu. Une tombe, une photo, une boîte à souvenirs, des pensées. Il a un petit frère et une petite sœur, de 5 et 3 ans. Nés tous deux à 37 semaines de grossesse. ■

## La fausse couche, un vrai deuil

**AGAPA.** La fausse couche touche trois femmes sur dix. Il s'agit donc d'un événement courant. Mais d'un événement qui ne doit pas être minimisé. Délia Roumignières a vécu un deuil périnatal. Son bébé est mort à 38 semaines de grossesse. Elle aurait alors aimé trouver un lieu pour exprimer sa douleur. «Pour rencontrer des gens à qui c'est arrivé, des gens qui ne jugent pas, qui auraient pu m'aider à verbaliser.» Un lieu où elle n'aurait pas entendu «ça arrive souvent», ou «tu es jeune, tu en auras d'autres», «la nature fait bien les choses».

Des phrases prononcées pour tenter de reconforter, mais qui minimise la douleur, qui laisse entendre que la perte d'un bébé in utero n'est pas une vraie perte. Pourtant,

«le chagrin ne dépend pas du fait d'avoir eu le temps de connaître l'enfant ou de la durée de la grossesse, mais de l'intensité de son investissement. Le chagrin est souvent à la hauteur des projections faites, celles-ci pouvant débiter très vite dans le processus du devenir parent», relève Christine Castella, membre du comité de l'association Agapa Suisse romande et praticienne en relation d'aide. Une association basée à Fribourg dans laquelle s'investit Délia Roumignières, depuis qu'elle l'a découverte voilà un an.

Depuis plus de vingt ans, Agapa offre un espace de parole, de rencontre, d'informations et d'accompagnement à visée thérapeutique pour les personnes touchées par le deuil périnatal (qui comprend les

interruptions volontaires de grossesse). Elle offre également son soutien aux personnes souffrant des conséquences de maltraitances ou négligences subies durant leur enfance ainsi qu'à celles concernées par la survivance.

La survivance, une notion qui peut toucher le reste de la fratrie, née avant ou après une fausse couche. L'association y est attentive, car elle est peu évoquée. Le survivant d'un enfant décédé en cours de grossesse peut développer, pendant l'enfance ou à l'âge adulte «un mal-être, une difficulté à exister, à trouver sa place», précise Christine Castella. Avoir le sentiment de porter un fardeau.

Aux parents qui ont perdu un enfant au cours de la grossesse, Agapa conseille d'évi-

ter «le piège» de l'enfant de remplacement. «On parle d'enfant de remplacement lorsque, clairement, un enfant est conçu suite à décès d'un aîné dans le but de résoudre le deuil non accompli des parents.» Au risque d'idéaliser l'enfant mort au détriment du vivant, ou de ne pas réussir à s'investir pleinement dans l'arrivée du nouveau bébé. Reste que le moment pour se lancer dans la grossesse suivante est fonction de chacun. «Il est toutefois important que quelque chose de ritualisé ait eu lieu autour de l'enfant décédé ou de la perte.» Quoi qu'il en soit, cette grossesse sera particulière, jalonnée par l'angoisse de la répétition et la difficulté à se réjouir. **PR**